

cains et dans le monde universitaire américain en général, depuis une vingtaine d'années, a placé au centre des conceptions philosophiques, politiques et morales de ce monde l'idée que le péché majeur est constitué par l'ethnocentrisme. Autrement dit, par l'illusion de supériorité qui nous pousserait à considérer notre propre civilisation comme meilleure que les autres. C'est là le préjugé qu'ont nourri sur elles-mêmes toutes les civilisations à travers l'histoire, et que conservent encore imperturbablement la plupart d'entre elles. Comme l'a remarqué Claude Lévi-Strauss, il n'existe pas de groupe humain, si minuscule, misérable et primitif soit-il, qui ne se considère comme la plus haute incarnation possible de l'essence humaine et ne ricane de mépris en contemplant le reste de l'espèce. Hérodote raconte que les Perses s'estimaient les échantillons de la plus parfaite humanité, après quoi venaient les habitants des territoires jouxtant la Perse, puis, un peu plus bas sur la pente de l'animalité, les voisins de ces territoires, et ainsi de suite : ils tenaient les gens pour d'autant plus barbares qu'ils les voyaient plus éloignés géographiquement d'eux-mêmes les Perses. (Ils n'ont pas beaucoup changé, d'ailleurs.)

Ce n'est qu'avec la civilisation grecque, puis avec Rome et avec l'Europe moderne, que naquit dans une culture non certes une totale modestie, mais un point de vue critique de soi au sein même de cette culture. Avec Montaigne, par exemple, et, bien sûr, encore plus avec Montesquieu, se développe pleinement le thème de la relativité des valeurs culturelles. A savoir : nous n'avons pas le droit de décréter une coutume inférieure à la nôtre simplement parce qu'elle en diffère, et nous devons nous rendre capables de juger notre propre coutume comme si nous l'observions du dehors.

Seulement, chez Platon, Aristote ou au XVIII^e siècle chez les philosophes des Lumières (dont font partie les Pères fondateurs américains), ce principe relativiste ne signifie pas que toutes les coutumes se valent, mais que toutes doivent être impartialement jugées à la lumière de la raison, y compris la nôtre. Nous ne devons pas, selon eux, être plus indulgents pour nous-mêmes que pour autrui, mais nous ne devons pas non plus être plus indulgents pour autrui que pour nous-mêmes. L'originalité de la culture occidentale est d'avoir établi un tribunal des valeurs humaines, des droits de l'homme et des critères de rationalité devant lequel toutes les civilisations doivent également comparaître. Elle n'est pas d'avoir proclamé qu'elles étaient toutes équivalentes, ce qui reviendrait à ne plus croire à aucune valeur. « Le fait », écrit Allan Bloom, qu'il y ait eu à différentes époques et qu'il y ait eu en

différents lieux des opinions diverses sur le bien et le mal ne prouve nullement qu'aucune de ces opinions n'est vraie ni supérieure aux autres. » Dans l'université américaine, chez les étudiants et chez les professeurs réunis, nous dit Allan Bloom (et on peut, je crois, étendre son observation à l'Europe), prévaut depuis peu l'idée fort différente que nous devons nous interdire de juger et à plus forte raison de condamner toute civilisation *excepté la nôtre*. Par exemple, Bloom pose à un étudiant le petit problème de morale pratique suivant : « Vous êtes administrateur civil britannique en Inde vers 1850 et vous apprenez qu'on s'apprête à brûler vive une veuve avec la dépouille de son mari défunt. Que faites-vous ? » Après plusieurs secondes d'intense perplexité, l'étudiant répond : « Pour commencer, les Anglais n'avaient qu'à pas se trouver en Inde. » Ce qui est sans doute exact, mais ne répond pas à la question et traduit surtout le désir d'éviter à n'importe quel prix de condamner une coutume non occidentale. « Dans la république des cultures, l'égalité règne, observe encore Bloom. Malheureusement, l'Occident se définit par son besoin de passer au crible les conduites et les valeurs, par son besoin d'expliquer la nature, par son besoin de philosophie et de science. Privé de cela, il s'effondrera. » Comme, au demeurant, la vigilance à l'égard de la civilisation occidentale ne s'est pas relâchée ; comme cette civilisation demeure, elle, pour toute âme vertueuse une proie légitime, il en résulte qu'elle seule reçoit désormais de nous et des autres les flèches de la critique. Aussi le seul crime considéré de nos jours comme inexcusable est-il le racisme. Et il doit l'être, à condition qu'on n'en tire pas le corollaire qu'un crime cesse d'être grave s'il est perpétré entre membres d'une même communauté raciale. Pourquoi serait-il moral de fusiller des homosexuels quand c'est en Iran, ou d'exterminer des Noirs quand c'est Robert Mugabe qui le fait ? Lorsque Montaigne stigmatisait avec une vibrante virulence les forfaits des Européens durant la conquête du Nouveau Monde, il le faisait au nom d'une morale universelle, dont les Indiens eux-mêmes n'étaient pas à ses yeux dispensés.

Notre civilisation a inventé la critique de soi au nom d'un corps de principes valable pour tous les hommes et dont doivent donc relever toutes les civilisations, dans la véritable égalité. Elle perd sa raison d'être si elle abandonne ce point de vue. Les Perses d'Hérodote pensaient que tout le monde avait tort sauf eux ; nous autres Occidentaux modernes, nous ne sommes pas loin de penser que tout le monde a raison sauf nous. Ce n'est pas là un développement de l'esprit critique, toujours souhaitable, c'en est l'abandon total. ●

“ Nous ne sommes pas loin de penser que tout le monde a raison sauf nous ”

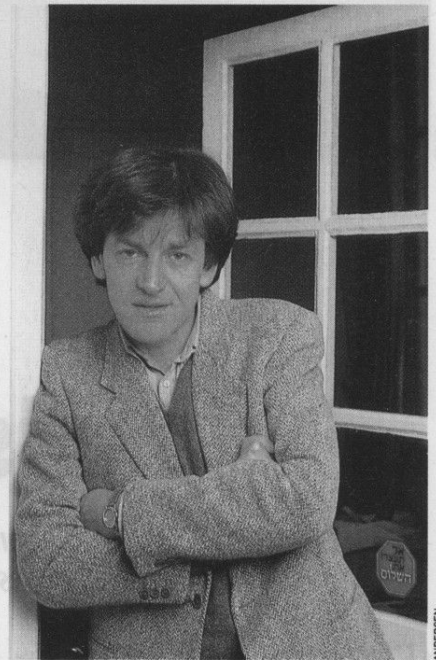
Culture : ce n'est qu'un début, continuons le débat

« La défaite de la pensée », d'Alain Finkielkraut (Gallimard, 167 pages).

« Eloge des intellectuels », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 168 pages).

Il y a bien des années, j'étais tombé en arrêt devant l'article d'un jeune inconnu publié par la revue *Critique*. Le sujet en était austère : il s'agissait du « travail abstrait », l'un des concepts les plus décisifs, les plus insaisissables aussi, de l'analyse du capital par Marx. Par sa subtilité, par sa rigueur, l'écriture d'Alain Finkielkraut me frappa. Dans mon for intérieur, je lui promis un brillant avenir d'essayiste. Il a tenu ma promesse, on le sait.

Son dernier livre, « La défaite de la pensée », risque cependant de provoquer



ALAIN FINKIELKRAUT

« La consommation détruit la culture »

quelques malentendus, certaines mauvaises lectures. On aura tendance, par hâte médiatisée, par paresse intellectuelle, à le prendre par la fin, qui n'est pas son meilleur côté. Le propos des trente dernières pages, en effet, qui abordent la question très actuelle de la culture dans une démocratie de masse et de média, mériterait une réflexion plus élaborée, moins simplificatrice. Autant il est juste de constater, pour y porter le fer de la critique, que « la frontière entre la culture et le divertissement s'est estompée », autant il est nécessaire de rappeler que « la liberté était autre chose que le pouvoir de changer de